

De l'usage de l'humour en terrain miné *Persopolis* de Marjane Satrapi

Helen Faradji

Numéro 135, décembre 2007, janvier 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Faradji, H. (2007). Compte rendu de [De l'usage de l'humour en terrain miné / *Persopolis* de Marjane Satrapi]. *24 images*, (135), 63–64.



De l'usage de l'humour en terrain miné

par Helen Faradji

Petite fille, Marjane Satrapi n'avait qu'un rêve : devenir prophète. Elle en parlait même tard dans la nuit avec Dieu et Karl Marx. À 10 ans, on se met de ces idées en tête ! C'est par ce souvenir pour le moins inhabituel que débute le premier tome des quatre volets de sa bande dessinée, *Persepolis*, aujourd'hui adaptée en film.

Pourtant, il ne faudra chercher dans *Persepolis* aucune trace de cet ancien désir, aucun prosélytisme insidieux, aucune leçon de morale, aucune directive donnée à la pensée. Car *Persepolis* n'a d'autre ambition que de raconter une vie. En soi, l'idée pourrait sembler un peu courte. Mais la vie de Marjane Satrapi n'est pas commune. De 1978 à 1994, elle se déroule en effet au rythme des bouleversements géopolitiques de son pays, l'Iran. Destitution du chah, guerre Iran-

Irak, instauration de la République islamique, autant d'événements qui plongèrent le pays dans une succession de crises éprouvantes avant que Marjane ne soit envoyée en pension à Vienne. Là-bas, la vie ne sera d'ailleurs pas plus facile. Mais *Persepolis* n'est pas un grand pensum sociologique, ni un état des lieux exhaustif des trente dernières années au Moyen-Orient. Non, *Persepolis* est un film juste, lumineux et simple qui, par la force de son regard, parvient à nous faire saisir l'ampleur des répercussions de ces heurts sur la vie d'une famille et, par extension, de toutes les familles. Atteindre le grand par le petit, le macro par le micro : c'est ce procédé qui rend *Persepolis* d'une universalité si touchante.

Unanimement applaudi dans le monde (le film représentera d'ailleurs prochainement la France aux Oscar), *Persepolis*

apporte à nouveau la preuve que l'auto-fiction (que l'on songe encore aux œuvres de Nanni Moretti ou de Woody Allen) sait trouver dans le cinéma une résonance plus large que celle que parvient à lui offrir habituellement la littérature. Pas de nominalisme ici. Pas de complaisance non plus (son personnage est tantôt adorable, tantôt insupportable) ni de misérabilisme (on croirait voir à l'écran renaître le mantra de *Singin' in the Rain* : « *dignity, always dignity* »). Car l'intelligent credo choisi par l'auteure est bien plus évident : l'humour comme arme contre toutes les intolérances, contre tous les dérapages idéologiques. Un humour que distille chaque élément du film, comme le montage par exemple, aussi ludique qu'inventif, et qui condense l'œuvre dessinée pour donner à l'entreprise un rythme soutenu et palpitant. Un humour que l'on retrouve dans le


dessin également. Tourné entièrement en noir et blanc, excepté quelques minutes d'ouverture et de conclusion, *Persepolis* respecte à la lettre le style de la bande dessinée, fait de dessins naïfs et expressionnistes, empreints d'un « réalisme stylisé » comme l'appellent Satrapi et son scénariste-réalisateur Vincent Paronnaud. L'humilité qui inspire ces traits, leur sincérité aussi, en ces heures de débauches stylistiques et d'effets spéciaux, ajoutent certainement à la profondeur de l'œuvre.

Mais l'humour le plus essentiel est celui du récit lui-même. Portée par l'énergie des voix de Danielle Darrieux, de Catherine Deneuve et de Chiara Mastroianni, lignée cinématographique s'il en est, ironique avec élégance et ne laissant aucune pointe

d'amertume affleurer, cette vive drôlerie contamine chaque plan, chaque image du film avec une force frondeuse irrésistible. Du foulard que la jeune Marjane devra porter à compter de 1980 aux nihilistes punks qu'elle fréquente lors de son séjour en Autriche, du marché noir où elle peut acheter des cassettes de Michael Jackson à la dépression qu'elle soigne à coups de cours d'aérobic et de psychanalyse, toute sa vie n'est que prétexte à remarques malicieuses et observations ludiques sans jamais diminuer la gravité de ce qui est dépeint. La maxime se vérifie : le rire est bel et bien la politesse du désespoir.

Peut-être faut-il voir d'ailleurs dans cet humour, qui pourtant n'a de cible que la bêtise humaine universelle et ne dénigre jamais son pays, la source de la colère de

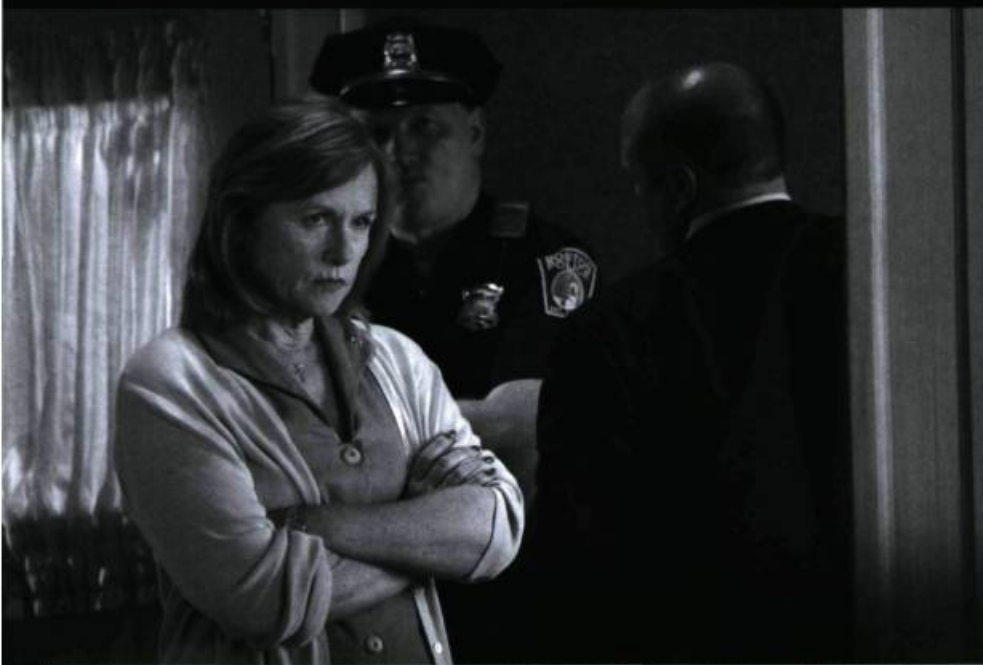
l'Iran contre l'auteur. Face à la critique, le pays accusa en effet Satrapi, ainsi que les organisateurs du Festival de Cannes où il a été présenté, d'« islamophobie ». Pour seule et intelligente réponse, le festival accorda au film un Prix du jury plus que mérité.

Peut-être Marjane Satrapi ne rêve-t-elle plus de devenir prophète aujourd'hui. Son film annonce néanmoins la naissance d'une auteure que l'on suivra les yeux fermés dans ses prochaines aventures. 

France, 2007. Ré. : Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud, d'après la bande dessinée de Marjane Satrapi. Mont. : Stéphane Roche. Mus. : Olivier Bernet. Int. : Danielle Darrieux, Catherine Deneuve, Chiara Mastroianni, Simon Abkarian, Gabrielle Lopes Benites. 95 minutes. Noir et blanc. Dist. : Métropole Films.

Sortie prévue : 11 janvier 2008

Gone Baby Gone de Ben Affleck



Difficile de ne pas comparer le premier long métrage de Ben Affleck, *Gone Baby Gone*, avec *Mystic River* de Clint Eastwood : il s'agit à ce jour des deux seuls films adaptés de l'œuvre de Dennis Lehane, leur action se déroule dans le même quartier populaire de Boston et ils ont en commun d'aborder la violence envers les enfants. Mais alors qu'on pourrait croire que cet exercice ne peut que tourner à l'avantage écrasant du vétérinaire cinéaste face au néophyte surmédiatisé, on est vite surpris de

constater qu'Affleck se tire d'affaires beaucoup mieux que prévu. C'est que le réalisateur débutant montre une belle assurance dans son travail avec les acteurs, dans la manière dont il traque les visages et dans la conduite du récit. Mieux encore, Affleck s'autorise l'audace d'une conception sonore sophistiquée qui surprend agréablement à plusieurs moments du film. Bref, *Gone Baby Gone*, dont l'intrigue repose sur la disparition d'une fillette, est l'occasion de célébrer la naissance d'un nouveau cinéaste.

Tout au plus peut-on lui reprocher d'avoir traité avec légèreté ses deux personnages principaux, les privés Patrick Kenzie et Angie Gennaro, qui paraissent d'abord trop jeunes et naïfs pour être vraiment crédibles. Si le personnage masculin, interprété par Casey Affleck (jeune frère du réalisateur) prend du relief à mesure que le film avance, on ne peut en dire autant du personnage féminin, interprété par Michelle Monaghan, laissé pour compte par les choix du cinéaste. Ainsi handicapé dans son cœur même, le film existe malgré tout grâce à l'intelligence de sa proposition dramatique et à la solidité d'un arrière-plan social qui prend forme au moyen de plusieurs personnages secondaires esquissés d'une main sûre. Ainsi, *Gone Baby Gone* est un film dont la trame, de prime abord plutôt simple, se complexifie de retournement en retournement de façon à placer le spectateur face à un véritable dilemme moral. Il s'agit là d'une démarche ambitieuse qu'Affleck emprunte avec rigueur et savoir-faire, sans succomber à la tentation de l'esbroufe. Voilà qui est déjà beaucoup et qui donne envie de voir la suite. – **Marcel Jean**

États-Unis, 2007. Ré. : Ben Affleck. Sc. : Ben Affleck, Aaron Stockard, d'après le roman de Dennis Lehane. Ph. : John Toll. Son : Alan Rankin, Mark P. Stoelking. Int. : Casey Affleck, Michelle Monaghan, Ed Harris, Morgan Freeman, Amy Ryan, Amy Madigan, John Ashton, Titus Welliver. 114 minutes. Dist. : Miramax.